

Prologue

J'ai retrouvé ma mère et ce n'était pas gagné. Non pas que je l'eusse perdue, mais le lien s'était distendu, nos vies éloignées ayant eu raison, en apparence, de nos tendres complicités d'autrefois.

Le désir est un laboureur, il travaille dans l'ombre, opiniâtre et taiseux, et c'est une grande surprise que de se réveiller un jour avec la conscience de ce qui s'est joué en vous, à votre insu, l'impression troublante d'un je-ne-sais-quoi arrivé à maturité semé aux antipodes de votre âge, à l'époque où, enfant, vous vouliez votre mère tout à vous.

Cela m'est arrivé la nuit dernière, lors d'une de ces insomnies qui me rendaient fou quand j'étais plus jeune, enclin peut-être à obéir encore à l'injonction maternelle qui voulait que chaque nuit soit complète et réparatrice, de bon augure pour la classe du lendemain.

Je me suis réveillé brusquement, non par angoisse,

ce qui est assez rare, et j'ai vu dans mon rêve qui se prolongeait la silhouette gracile de ma mère, sagement assise à sa petite table pliante devant la télévision, si menue, comme rétrécie, dans l'attente d'un dîner que j'avais commandé la veille au restaurant de *Vétbeuil*, pour cause de confinement.

Elle s'était extasiée devant les nems, le cabillaud poché, la poire Belle-Hélène, et je m'étais extasié avec elle, mais je m'extasiai surtout de la voir jouir ainsi de ces bonheurs à mes yeux si modestes, aux siens si magnifiques, car ce qui lui restait à vivre, c'était là, maintenant, et il fallait jouir de tout, on ne savait pas pour demain.

Et je compris que la paix entre nous était faite. Que j'avais enfin retrouvé cette femme que j'avais tant aimée et qui avait été ma mère, cette mère enfantine et drôle, aussi tendre et craquante qu'un morceau de pain frais, cette mère qui m'endormait le soir en me murmurant à l'oreille des poèmes de Rimbaud, Apollinaire, Prévert, et me réveillait chaque matin en déclamant à voix haute des tirades de Cinna, Bajazet qu'elle connaissait par cœur, une mère brisée du jour au lendemain par la mort d'un fils, mon frère, et que je dus fuir très tôt pour tenter de trouver ailleurs ce qu'elle ne pouvait plus me donner pour grandir, cette mère enfin qui s'enferma dans son chagrin, cet insondable et vertigineux chagrin qui fut pendant de longues années sa seule raison de vivre.

Comment le premier jour de ma vie faillit être le dernier...

Je suis né avec le sang mauvais, ce qui ne pardonne pas. Le risque étant grand de me retrouver sinon mentalement attardé du moins de motricité faiblarde, et même mort pour de bon, cette première nuit là mon père courut tous les hôpitaux de la ville en quête d'hémoglobine. En vain.

Combien de temps ai-je attendu ce sang providentiel ? Je ne le saurai jamais.

Mais il s'en était fallu d'un cheveu.

Quand mon pauvre père revint bredouille de sa chasse éperdue dans cette nuit faustienne, le jour pointait. On réalisa soudain que la sage-femme qui avait pratiqué l'accouchement était du même rhésus que moi. Et on me transfusa.

– Pauvre femme, me dit un jour ma mère, tu te rends compte, elle a été obligée de te donner son sang, comme si elle n'était déjà pas assez fatiguée comme ça de t'avoir mis au monde.

C'est qu'on m'attacha les bras, les jambes, me plongea un cathéter dans le nombril que le médecin (avait-il eu un coup de sang lui aussi, n'en pouvait-il plus d'avoir

attendu ainsi mon père, à moins qu'il n'eût peur de me faire mal au point que mon nombril porte encore la marque de son hésitation) ouvrit d'un coup de bistouri assez maladroit pour y laisser une marque qui ressemble encore aujourd'hui à un bec-de-lièvre. Enfin on me pompa le sang mauvais, injecta le bon avec mesure (le tout sans anesthésie, car on parlait encore du principe que les bébés n'étaient que de simples tubes digestifs), surtout ne rien précipiter, attendre que la greffe prenne, comme avec les plantes.

Une exsanguino-transfusion dure environ quatre heures. Quatre heures pendant lesquelles j'ai navigué entre vie et trépas, aux côtés de cette sage-femme qui sacrifia pour ma survie ses précieuses heures de sommeil. L'ai-je prise pour ma mère ? Je ne sais pas. Mais je l'ai recherchée toute ma vie. C'est avec elle, soutenu par elle, relié à elle par le sang, que j'ai traversé cette arrivée au monde qui ressemblait à un naufrage, et que j'en suis sorti.

– Vous êtes un miraculé, me dirent toutes les sages-femmes avec qui je pus enfin parler de toute cette histoire lors du tournage de mon film du même nom, *Sage Femme* (sans trait d'union), mais dites-vous bien une chose, c'est surtout son amour qui vous a sauvé.

De miraculé le bébé devint un enfant sage comme une image, de constitution fragile, voire faible comme j'entendais le dire parfois ma mère de certains hommes

qu'elle ne jugeait pas conformes à l'idée qu'on se fait normalement d'un homme (on ne dit jamais d'une femme qu'elle est faible mais fragile), asthmatique, allergique à peu près à tout, lait, chats, pollens, poussières, et surtout au soleil (on se demande pourquoi), affublé d'une paire de lunettes noires que je devais porter même en classe, et qui ne me donnaient pas vraiment l'air d'une star, mais plutôt d'un *Elephant man* en devenir.

Déjà complexé par des oreilles excessivement décollées, des joues trop rondes associées à une maigreur malade, j'étais régulièrement défiguré par des œdèmes de Quincke qui se posaient sur mes paupières comme des œufs de Pâques, sans oublier la ribambelle de cyphoses, scolioses, lordoses, inversion de la courbe des vertèbres cervicales (diagnostiquée il n'y a pas si longtemps, due certainement au fait que je me suis débattu comme un démon pendant qu'on m'ouvrait en deux comme un lapin), qui engendrèrent à l'adolescence des migraines si abominables qu'elles me clouaient au lit une fois par semaine dans l'obscurité absolue de ma chambre, vomissant ma bile jusqu'au sang, tandis que ma mère me jetait des regards soupçonneux, certaine que je simulais, pour ne pas aller en classe.

Car l'enfant sage comme une image s'était peu à peu transformé en adolescent rebelle, odieux avec ses parents, insolent avec ses professeurs, incapable de fixer son attention, comme l'attestaient les bulletins

scolaires qui arrivaient à la maison, chaque année de plus en plus lamentables. Rester assis pendant des heures à faire des maths, de la physique ou du latin, m'était une souffrance physique atroce. Je ne rêvais que de théâtre, de poésie, de cinéma, et surtout de quitter le plus vite possible ma province pour vivre ma vie à Paris.

– Ce que tu as pu nous faire chier ! m'a dit il n'y a pas si longtemps ma mère.

Son absence pendant ces premières heures de mon arrivée sur terre est-elle à l'origine d'un manque affectif abyssal qui me poussa très tôt sur les routes, à la recherche d'une vérité dont je n'imaginai même pas qu'elle puisse exister ? Mon cerveau de quelques heures l'avait-il jugée, ou l'avait-il à ce point oubliée qu'il ait pu se dire, une fois que je lui fusse rendu indemne, qu'elle était une inconnue, un imposteur qui s'était substitué à ma mère, la vraie, l'autre, la sage-femme, cette femme qui n'était certainement pas de mon milieu social, sûrement beaucoup plus humble et discrète que ma mère, la Parisienne flamboyante qui fumait ses gauloises à la chaîne, gardait ses seins pour son mari, et nous aimait comme lui d'un amour dévorant et sacrificiel, aux limites de l'hystérie ?

Aucune tendresse n'a jamais comblé ce manque, aucune attention dont elle était pourtant si prodigue.

Parce qu'elle avait su me donner l'essentiel, la

garantie d'un amour absolu et compassionnel, cette sage-femme dont j'allais en apparence oublier l'existence pendant les trois quarts de mon existence continuait-elle de penser en moi ? Mon corps continuait-il de l'attendre et de l'espérer ?

C'est arrivé il n'y a pas si longtemps.

Soudain, entre la poire et le fromage, avec sa désinvolture habituelle, maman lâcha cette vérité qui me tomba sur la tête comme un fruit trop mûr :

– Quand je pense au sang d'encre que je me suis fait le jour de ta naissance... Tu sais que j'ai cru ne jamais te revoir !

Pourquoi avait-elle attendu si longtemps ?

Depuis ma prime jeunesse, chaque fois que je lui demandais le pourquoi de cette balafre énigmatique et toujours sensible au-dessus de mon nombril, elle me répondait en levant les yeux au ciel qu'on m'avait fait *un petit truc*, un rien, pas de quoi fouetter un chat.

Et quand, quelques années plus tard, alors que j'avais enfin quitté ma province natale pour Paris, et qu'une détresse irrationnelle et métaphysique me poussa à frapper à la porte d'un psy, et que, séance après séance, ma naissance apparut comme le point d'orgue de toutes mes angoisses, je revins à la charge avec mes questions, je fus bien sûr taxé de harceleur, d'égoцентриque qui ne voit que des drames partout.

Jusqu'à ce jour béni où ces quelques paroles

échappées de la vigilance maternelle ouvrirent le demi-tombeau du souvenir, et délivrèrent en un instant les images enfouies dans mon cerveau d'enfant. Peu importait ce secret qui n'en était peut-être pas un, je n'avais pas rêvé.

Maman m'avoua dans la foulée qu'elle avait eu très peur que je meure pendant tout l'accouchement (elle m'avait toujours dit que tout s'était passé comme sur des roulettes), qu'une fois déposé sur son ventre, on m'en avait arraché aussi vite parce qu'il fallait de toute urgence me faire *un petit truc*, et qu'en quelques secondes je m'étais transformé, à la place d'un bébé en chair et en os, en souvenir impalpable et abstrait, l'épuisement et l'angoisse, ainsi que l'inhalation d'une bonne dose d'oxygène et d'azote, ayant finalement eu raison d'elle.

Le lendemain, au réveil, j'étais là, bien vivant, enfermé dans la couveuse qui devait me garder à la température idoine.

En apparence, tout allait bien, j'étais sauf.

On ne lui dit rien de *ce petit truc* qu'on m'avait fait lors de cette première nuit d'épouvante, et elle ne posa aucune question, même si j'avais un pansement plus gros que nature plaqué sur un nombril turgescent et charcuté à vif.

Il est vrai que c'était une autre époque. L'ostéopathie n'existait pas encore ni la conscience que les bébés sont

déjà des personnes. Aux yeux de la bonne bourgeoisie provinciale, Françoise Dolto était une illuminée.

Évidemment l'égocentrique doublé du chieur que j'étais toujours pour ma mère sauta sur son téléphone pour joindre l'hôpital où il était né, dans l'espoir de retrouver la trace de celle à qui il devait la vie.

On lui répondit gentiment que les archives étaient détruites tous les vingt ans, qu'il ne restait donc pas la moindre trace de cette femme ni d'aucune autre sage-femme ayant œuvré cette année-là, à l'hôpital Morvan, à Brest, et qui aurait pu la connaître.

Comment je passe du statut de fils cadet à celui de vieux fils...

Elle est arrivée hier soir avec Lulu, sa chienne cacochyme aux moustaches aussi jaunes qu'un vieux fumeur de pipe. Le déménagement est au garde-meuble, le temps que nous lui trouvions une maison. Pour l'instant elle habite chez mon amie Micheline, qui nous a prêté la sienne. C'est une vieille dame perdue, irascible et anxieuse, mais qui ne veut surtout pas le reconnaître, fatiguée, mais qui veut tout faire par elle-même.

Elle refuse tout, les avis, les conseils, mon aide.

J'ai passé la journée avec elle chez Leroy Merlin, Bricomarché, Intermarché, passé la journée à faire des courses, l'installer, bavarder, lui insuffler du courage, du désir, un peu de joie de vivre.

C'est ma mère. Je lui ai promis, juré, pas de maison de retraite (banni le mot *Ehpad* qui m'évoque chaque fois que je l'entends quelque chose du mot *épave*), je m'occuperai de toi, je serai là, toujours.

C'est avec elle que je vais désormais vivre. Moi qui n'ai pas eu d'enfant, voilà que je suis responsable d'elle. Elle qui fut responsable de moi.

– Tu es sûr d'avoir envie de faire ça ?, me dit un ami en me regardant d'un drôle d'air, comme si j'étais atteint d'un mal impalpable, un mal suspect et incurable.

La sienne est morte d'un Alzheimer dans un de ces établissements spécialisés dont on ne ressort jamais une fois qu'on y est entré. À travers sa mise en garde, je perçois ma propre incertitude et l'égoïsme dont je me sais capable.

Non, je ne fais aucun sacrifice, je ne me sens ni insensé ni contraint. Inconscient peut-être, comme chaque fois que je me jette à corps perdu dans une aventure, n'y trouvant jamais ce que je croyais chercher, sauf peut-être, avec le temps, une fois l'aventure terminée et vue pour ce qu'elle était, la capacité à mieux cerner mes propres zones d'ombre, et à m'en détacher,

à tenter d'avancer vers une forme d'apaisement, de clarté, de solidarité humaine.

Et que voudrait dire ce mot même de solidarité si je savais ma mère mourant seule dans une maison qui ne serait pas la sienne...

J'ai été un enfant aimé et choyé, je n'ai manqué de rien.

J'aime écrire ce presque mensonge, pour y croire bien sûr, mais aussi pour me dire que j'agis dans ce qu'on appelle l'ordre des choses, que je fais mon devoir de fils, que dans la grande imperfection de l'amour maternel reçu, j'ai trouvé assez de forces pour passer à la grande imperfection de l'amour filial donné.

Il fut un temps où les parents mettaient les enfants au monde dans l'espoir que l'un d'eux leur garantisse une vieillesse décente et protégée. C'étaient le plus souvent des filles qui ne se mariaient pas, restaient à la maison, obéissaient à la loi tacite du sacrifice gravé dans leur chair délibérément sanctifiée. On les appelait *les vieilles filles*.

Vieilles elles l'étaient, et bien avant l'âge, programmées à ne jamais devenir femmes (en ce temps-là on ne devenait femme qu'en passant par le lit d'un homme), un peu comme ces abeilles, ouvrières éternelles, vouées à servir leur reine et la communauté.

Ma mère y a-t-elle pensé à ma naissance, s'est-elle dit, ce petit dernier-là s'occupera de moi quand je serai

vieille, il sera *mon vieux fils* ? Sans doute espérait-elle que sa fille, l'aînée, joue ce rôle. Et elle espère encore. Mais cela n'aura pas lieu. Trop débordée par sa vie de mère et maintenant de grand-mère, ma sœur m'a refile le flambeau.

Ma mère avait à peu près l'âge que j'ai aujourd'hui quand mon père est mort. À l'époque, par peur déjà d'être pris en otage, je m'étais immédiatement mis en quête de lui trouver un nouveau mari, et j'en avais dégotté un dans les petites annonces du *Nouvel Obs*, tout à fait honorable, tout à fait prometteur, un veuf.

J'avais imité son écriture, vanté ses mérites, son désir impérieux de renaître à l'amour après le deuil du seul homme qui avait compté dans sa vie (et partagé son lit), et la réponse était arrivée trois jours plus tard, pressante, enthousiaste, le prétendant lui proposant de le rejoindre au plus vite à Collioure où il habitait au bord de la mer, à moins qu'il ne saute dans le premier train pour la retrouver chez elle, en Bretagne.

J'avouai à maman la supercherie, dans l'espoir qu'elle joue le jeu et prenne cela avec humour, mais elle entra dans une colère noire et m'aboya au visage qu'elle attendait désormais autre chose de la vie que d'être l'esclave d'un homme, qu'à ce jeu-là mon père avait été un as, et qu'il était hors de question qu'elle remette à jamais le couvert.

Elle lut quand même la lettre et clôtura le débat en

arguant qu'elle avait encore moins vocation à être une infirmière, le veuf pressenti ayant dix ans de plus qu'elle (même écart qu'avec mon père), car elle n'aspirait à présent qu'à une chose, vivre seule, pour elle-même, et en paix.

Jusqu'au jour où elle m'appela au secours.

Comment mon père disparaît trois semaines après ma naissance...

Enfant, je voulais être clown, et on comprend pourquoi. J'organisais des spectacles. Chez ma grand-mère de Brest, dans le grenier, ou dans le garage de sa maison du Trez-Hir où je passais seul les dernières semaines de vacances, en septembre. Enfin seul, pas vraiment, puisqu'il y avait mon cousin, de trois ans mon aîné. J'inventais des histoires et c'était toujours moi la femme. Mon cousin, mon martyr et Dieu, l'homme.

Déjà l'homosexualité de nos jeux innocents était manifeste. Dans mes histoires, c'était toujours lui qui revenait d'une guerre improbable, et comme je l'attendais, exsangue de désir, il devait bien sûr se montrer à la hauteur de mes attentes, et me reconquérir.

Je ne me livrais pas sans résistance, au contraire.

Mon pauvre cousin en voyait de toutes les couleurs, mais j'en voyais aussi, ému au contact de sa peau dont je me souviens encore, d'une douceur de plume. Il était mon héros et le resta longtemps puisque de l'enfance nous passâmes à l'adolescence sans arrêter nos jeux soi-disant innocents, qui le devinrent de moins en moins, jusqu'à ne l'être plus du tout.

Avec lui je découvrais que j'avais un corps. Adeptes du camping sauvage, il m'invitait parfois à dormir sous sa canadienne qu'il installait dans les dunes, du côté de Bertheaume. Qui fut le premier à se glisser dans le sac de couchage de l'autre, sans vouloir jouer les innocents, je crois bien que c'est lui. Nous étions mus par un désir commun d'exploration, un désir tout à fait naturel il me semble, même s'il avait quand même quelques années de plus que moi, donc un peu d'avance.

Je me mis à attendre les vacances d'été avec encore plus d'impatience, car notre liaison ne s'épuisait pas avec la distance, au contraire. Mon intérêt pour mon cousin ne cessant de grandir, je fus bien obligé de constater que je n'éprouvais rien de semblable pour les filles. Quand il lui arrivait de rendre une visite inopinée à Papé et Mané, à Pâques ou à Noël, nous filions au grenier. Cela dura pendant toute mon adolescence, quand du jour au lendemain, je devais avoir quinze ans, il m'annonça la gueule enfarinée que c'était terminé, qu'il avait rencontré une fille, et comme je refusais

obstinément d'y croire et le provoquais physiquement, il se mit à hurler *c'est dégueulasse* ! et à me taper dessus.

Je rentrai à la maison la lèvre fendue.

– Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? me demanda ma mère.

– Oh rien, je me suis cogné dans une porte.

– En voilà une idée ! dit-elle. Arrête de rêvasser et va te désinfecter la bouche avec de l'eau oxygénée...

Aux yeux de mon cousin, ce que nous faisons était donc devenu *dégueulasse*, et moi je continuais à être ce que j'étais, dans l'impossibilité de formuler à qui que ce soit ce que j'éprouvais, encore moins d'accepter l'idée que ce que nous faisons était mal. Peut-être aussi, je le compris bien plus tard, avais-je goûté à des choses qui n'étaient pas tout à fait de mon âge. Après tout, je n'avais pas dix ans quand il m'emmena pour la première fois *jouer* avec lui au grenier, et douze quand nous commençâmes à camper sous sa canadienne.

Il faut savoir que mon cher cousin (fils de la sœur de mon père, branche modeste de la famille) s'était construit sur un modèle très différent du nôtre.

Il faut savoir que mon cher cousin (fils de la sœur de mon père, branche modeste de la famille), s'était construit sur un modèle très différent du nôtre.

Tandis que j'étais couvé par une mère au foyer aimante et cultivée, épaulée par des dames de tous âges qui venaient nous garder quand elle sortait le soir